

GRÉGOIRE POLET

**LES BALLONS
D'HÉLIUM**

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

MADRID NE DORT PAS, roman, 2005.

EXCUSEZ LES FAUTES DU COPISTE, roman, 2006 («Folio» n° 4779).

LEURS VIES ÉCLATANTES, roman, 2006 («Folio» n° 4904).

CHUCHO, roman, 2009 («Folio» n° 5180).

PETIT ÉLOGE DE LA GOURMANDISE, 2010 («Folio 2 €» n° 5128).

LES BALLONS D'HÉLIUM

GRÉGOIRE POLET

LES BALLONS
D'HÉLIUM

roman

nrf

GALLIMARD

Le sommeil de la raison engendre
des monstres.

GOYA

Un cri de détresse, résonnant, de val-
lée en vallée, car aucune ne le pouvait
contenir.

NIETZSCHE

La question tenait à comment tuer son mari. Cela n'était pas possible, elle n'en voyait pas le moyen, se tuer elle-même et tuer les enfants cela allait de soi. Non seulement parce que son mari était plus fort, solide, difficile à renverser, probablement pas maîtrisable, le surprendre aussi restait très hasardeux. Mais surtout, les enfants venaient d'elle, elle les avait mis au monde et les tuer serait facile, quasiment naturel, l'un après l'autre, commençant par le plus petit. Il n'y avait pas d'autre solution que cela, laisser le mari hors de l'affaire, lui laisser le désastre sur les bras, l'alléger de tout, en même temps, le délivrer, bien qu'en somme tout fût absolument indifférent et que la vie où son mari resterait n'existait pas, n'était pas consistante, et que le chagrin qu'elle pouvait prévoir ne serait pas moins une comédie que la réprobation publique que l'assassinat susciterait, elle imaginait les titres des journaux, l'émoi de la population, le scandale dans le quartier, à l'école, l'incompréhension des proches, de la famille... Mais tout cela n'existait pas, n'avait pas de consistance. La tête appuyée contre le bois de la porte, longtemps, debout, des heures, jusqu'à ce que la douleur lui fît oublier ses jambes, et que la

douleur fit oublier la douleur. Le couloir derrière la porte était le prolongement de son front, de sa pensée, les trois portes menant aux trois chambres, la salle de bains à porte en accordéon, le linoléum sur le plancher, couloir aveugle, fenêtres dans les chambres donnant sur le jour clair et un monde qui n'existe pas, inconsistant, plutôt blafard que clair, au vrai, couleur verre dépoli, texture ouateuse. Les enfants sont à l'école. Cela n'a pas de sens. Elle les voit sur leur chaise, devant leur table, chacun dans sa classe. La grande, qui aura bientôt les seins qui poussent et qui s'est allongée déjà comme une sauterelle, qui sourit et qui a les yeux qui tombent sur le côté, toute la tristesse en elle prête à ravager l'avenir, qui en a sans doute le pressentiment, vague, sans bien savoir, qui est docile comme un brave animal qui approche de l'âge de l'abattoir. Et le petit, qui est plus lent que les autres élèves et qui n'a pas le temps d'achever les exercices, qui est joyeux, candide, qui ne se rend pas compte, et qui la fait souffrir encore plus.

Comment l'amour peut-il avoir une forme à ce point incomprise, ou comment peut-on vivre dans un monde où tout est tellement le contraire de ce qui est ? Point de haine. Seulement ce couloir, ces portes, et le néant.

Il faut qu'elle se souvienne de ces pensées, si frêles comme des toiles d'araignée, de même nature que le rêve, où elle a vu le cœur comme un réseau tendu sur le néant, le cerveau comme un filet, petit filet semblable à celui dont sa fille Marion enveloppe son chignon de cheveux quand elle va à la danse, filet flottant sur le néant. Il faut qu'elle se rappelle ces tellement légères visions, transparentes comme les fils de la Vierge, ou les baves du diable, où d'infimes rosées brillaient dans un

rayon de vérité, où elle voyait un grand corps en marche, faisant des pas dans la profondeur du néant, il faut qu'elle rappelle tout cela car cela était la vie et, si ces visions, ces rêves, ces pensées revenaient et demeuraient, elle pourrait avec elles tenir jusqu'au bout de son temps, de sa vie brève, son existence, pas beaucoup plus de quarante ans à tenir encore avant de mourir, et même assurément il suffirait de tenir vingt ans, ou même dix, ou cinq ou six, que quelque chose ait changé, que le temps ait pris d'un grand mouvement de bras ses enfants et l'ait déchargée de tout et la laisse, coquille de noix vide et aveugle, seule, porter sa mort à elle seulement. Il faut qu'elle rappelle ces fils diaphanes qui paraissaient, flottant dans l'épaisseur du néant, éclatants un instant, puis clignotant, puis dérivant et disparaissant, sortes d'anges, de messagers errant dans le noir qui est entre son cerveau et ses yeux fermés. C'est dans cet espace que tout se joue, entre le cerveau et les yeux fermés, c'est là qu'est toute la réalité, et il y en a si peu, c'est tellement absolument vide, cet espace noir, alors que tout le reste, énorme et pesant, tout ce monde extérieur fait d'accumulations de séparations, gigantesque monceau de séparations s'augmentant constamment, n'existe pas. Pauvre tête, pauvre espace noir, pauvre néant, aussi vide que la respiration bloquée par le sanglot. Pauvre néant, espace de vérité, outragé, injurié constamment, parce que l'étoile de lumière, les étincelles violettes ou mauves, éclats d'améthyste, sont immédiatement appelées hallucinations, et sont bien objectivement perçues comme des hallucinations, l'œil, satané œil corporel, cet œil même qui les voit les reniant immédiatement et les identifie à d'évidents effets de

rémanence rétinienne, phénomènes oculaires totalement insignifiants. Alors que non ! Tout au contraire ! Dieu est là, possible, dans le noir entre le cerveau et les yeux fermés, possible, créable, au prix d'une patience de millions d'années, et le corps en marche qu'elle a vu progressant dans le néant y allait certainement. Alors qu'enfermée, attachée, contrainte, entravée, elle voit tout cela, dans l'impossibilité absolue, dans l'impossibilité illimitée d'y parvenir, d'y accéder, d'y faire un pas, de verser de ce côté-là, de retourner la vie comme un gant, d'être dans cet espace noir entre le cerveau et les yeux fermés, où peut-être on se retournerait un fugace instant pour revoir, avec le soulagement de l'avoir quitté, tout ce qu'on nommait le monde extérieur et la réalité fondre dans le néant et s'éteindre dans le passé aussi vite que l'ombelle miroitante d'un feu d'artifice, mue multicolore abandonnée par le serpent, se desséchant et pourrissant, et enfin l'être faisant ses premiers pas véritables dans le néant, substance noire immatérielle comparable non pas à l'air mais à la respiration elle-même, comme un grand corps dont la chair serait de la mémoire.

La porte de bois est couverte d'une peinture vert clair, vert d'eau. Le cœur bat extrêmement vite, comme après une course effrénée. Tout cela dans l'immobilité de la position, le front contre la porte, les jambes tendues, les mains contre la porte.

Parfois c'est une musique céleste qui vient dans ses oreilles, et qu'aussitôt tout nie chez celle qui pourtant veut tout sauf la nier, hallucination auditive, autosuggestion, déphasage mémoriel, et elle fait tous les efforts du monde pour croire à cette musique et elle l'écoute, sans

la pouvoir croire assez pour la retenir, et la musique flotte également visuellement dans l'espace noir entre les yeux fermés et le cerveau, minuscules pointes diamantines dans l'étoffe obscure, rendant un son qui semble des voix ou du sens pur, lisibles parfois, comparables au mot « fin » qui flotte sur le fondu noir à la fin d'un film, comme si la musique parlait de la fin, ou comme si la musique apportait la fin, provoquant dans la poitrine une immense sensation de soulagement et d'euphorie, les pointes diamantines de la musique semblaient former alors une île étrange, comme si cette île était la fin et que cette île était l'endroit, le lieu, où l'on était déjà. La Terre réelle, le lieu réel où l'on est réellement, déjà, malgré le temporaire exil, et qui flottait comme la fin dans la vision noire des yeux fermés, consolatrice, diffusant une sensation de bonheur écrasante, intolérable, merveilleuse, encourageante. Alors elle pouvait décoller son front de la porte en bois vert, et avec joie elle sentait la douleur de ses jambes et le sang y refluer, avec une totale humilité elle acceptait la chambre, la porte, le couloir, la salle de bains, les tâches ménagères, la lessive, la préparation du goûter pour les enfants, dans la solitude d'une maison à la mesure de sa résistance, où la première incursion de l'extérieur néanmoins était déjà blessante, la sonnerie du téléphone, l'absurde visite du facteur, l'atrocité sans nom des enveloppes qu'elle tenait dans ses mains comme le fardeau le plus lourd et qu'elle posait avec un dégoût proche du désespoir sur la commode du hall et dont la répugnante aberration recommençait à contaminer la maison un instant purifiée, gagnant après la commode les murs et le papier peint, les plafonds, les sols, telle une méréule

galopante, et les plus grands efforts étaient nécessaires pour stopper cette effroyable progression. Alors, luttant encore avec ce qui avait été préservé de son courage, elle tenait, tâchait de refaire ses forces, se jurait de les avoir reconstituées avant que les enfants ne rentrent, et qu'elle les recevrait avec patience et qu'elle les servirait avec amour. Et le plus souvent, quand ils entraient, bruyants, gais, énervés, mouvementés, c'était une brèche fatale qui s'ouvrait, elle prenait l'eau de toute part, muette et automatique, rapide et fuyante, violemment irascible, tout à coup sentimentale, accablée de culpabilité, la proie et le jouet d'une inconstance à laquelle elle se soumettait, hébétée, comme une prisonnière, jusqu'à ce que le soir venu les enfants eussent fini de s'endormir et que la maison redevînt, bien que chargée, au moins partiellement solitaire. Et elle s'abrutissait alors, après avoir souvent jeûné tout le jour, en mangeant des aliments sans préparation, généralement les mêmes, et neutralisant son esprit en regardant la télévision, ou en écoutant la radio, ou en lisant un magazine ou des bandes dessinées.

Ce qui la sauvait et la perdait en même temps, c'était l'inertie. Beaucoup de choses se faisaient toutes seules, dans l'assoupissement total de l'esprit. Principalement le matin. Les enfants la réveillaient, elle se jetait sous la douche, elle s'habillait en vitesse, gendarmait la toilette des enfants, leur habillage, le petit déjeuner, puis elle emportait tout le petit monde, demandait de faire moins de bruit dans la cage d'escalier de l'immeuble, veillait à ce que les enfants ne descendissent pas du trottoir, parfois elle racontait une histoire, elle les déposait à la porte de l'école, encore une chance qu'ils allassent tous les deux dans le même établissement. Puis elle revenait entre les deux énormes vides du ciel et de la ville, labyrinthant à l'horizontale dans les rues, chemin du retour, s'arrêtant parfois prendre un café, rarement au même endroit, lisant la presse, s'efforçant d'ouvrir les yeux, de retenir ce qu'elle lisait, les actualités, elle avait un faible pour la presse sportive, la formule un, le football.

Chaque mois la salle des ventes renouvelait son stock et elle passait trois quarts d'heure, répétés parfois le lendemain, dans l'entrepôt profond, qui au bout tournait

en U, où s'amoncelaient les lots, toutes vieilleries choisies selon les goûts et spécialités du commissaire-priseur, tableaux, mobilier, lustres, petits objets d'argenterie, vaisselle, horloges en bronze et calamine, instruments de musique, jouets anciens, statuettes en porcelaine, elle prenait à l'entrée le catalogue papier, elle empruntait sans plus demander un stylo dans le pot à crayons du bureau où le commissaire-priseur, une fumeuse boulotte baryton basse ridée et pochée comme une chouette, dents brunes, souriante, la saluait, occupée généralement au téléphone. Et elle allait avec le catalogue, entourant certains numéros ou les marquant d'une croix, se disant pour avoir celui-là il faudrait que je fasse un bon trade.

Il y avait parfois de la légèreté, surtout s'il faisait beau, se rasseoir à une terrasse, reprendre un café en fumant une cigarette, regarder les gens, écouter les bruits, tâcher de penser positivement, d'élaborer un raisonnement concret et stable, depuis les origines jusqu'à la fin, recomposer la pensée de Teilhard, parvenir à se la résumer, à se la reformuler. Parvenir à repenser quelque chose d'assez direct pour qu'elle puisse le retenir, d'assez objectif pour que ce soit convaincant. Au moins respectable ou compréhensible. Au moins une rampe où se tenir, une rampe hélicoïdale, un escalier dans le néant.

Au début, il y a de la matière et il y a aussi de l'esprit, de la psyché, sinon d'où viendrait l'esprit qui nous permet de penser la matière? Oui, il y a de l'esprit en même temps que de la matière, dès le début. L'hélium, c'est de l'hélium et de l'esprit. C'est de l'hélium et l'esprit de l'hélium. Et de même que l'hélium et d'autres éléments matériels élémentaires s'associent, se développent, évo-

luent, forment un univers, des galaxies, le Soleil, la Terre, puis l'eau et la vie, de même l'esprit se développe et évolue jusqu'à devenir conscience, jusqu'à devenir ça, ça dans ma tête, penser, ça qui prend toute la place. Et même plus : l'esprit est ce qui guide l'hélium et pousse les éléments à s'associer, à aller non pas vers plus de chaos ou de désordre, mais vers plus d'ordre et de sophistication, c'est l'esprit depuis le dedans de la matière, depuis le dedans de l'hydrogène et depuis le dedans de l'oxygène qui les attire l'un vers l'autre et les décide à ne faire plus qu'un, à former une molécule, et ces molécules à se chercher, se désirer, se vouloir, s'assembler, essayer tout en tout sens et parvenir au bout de patientes quasiment infinies à former une cellule, triomphe, la vie, communion de la matière dans l'esprit, communion de l'esprit dans la matière, et l'esprit renforcé, plus puissant que jamais, se jetant en avant avec plus de résolution encore, comme l'avion qui a décollé du sol augmente, et ne diminue pas, augmente énormément sa force de propulsion, pousse plus à fond la manette des gaz. Et les cellules, c'est-à-dire, désormais, la vie, lancent leur propre corps dans des milliards de tentatives, guidées par l'esprit. Pourquoi? Dans quel but? Vers où? C'est ce qu'on ne sait pas. Mais au moins l'esprit est ce qui, dans la matière originelle non organisée, ne semble pas tant non organisé que dispersé; et si son but est incircrivable, il semble au moins qu'une étape intermédiaire soit celle de se retrouver, de se rassembler, de se retrouver, de se réunir, comme des aimants, comme des amants séparés fouillent la Terre entière pour se retrouver, les pays, les registres d'hôtel, les annuaires, et vont éplorés, exaltés, inépuisables, sur les boulevards en dévi-

sageant les passants, donnant toute leur vie à la seule recherche de l'autre nécessaire et qui vaut tous les sacrifices, même celui d'une vie entière, sauf celui d'une minute passée à ne pas le chercher, sauf celui d'une seconde où on l'oublie. Et pour que l'esprit se retrouve, la matière essaie tout, la vie tente tout, se jette à corps perdu et se mue en toutes les espèces de plantes successives et fait pour chacune le chemin d'évolution jusqu'au bout, jusqu'à la possibilité que l'esprit se rencontre, et toutes les espèces animales, et toutes épuisant les tentatives de l'esprit pour qu'une au moins parmi tous les milliards de tentatives aboutisse, et qu'un être vivant puisse soudain, constitué d'esprit, s'en apercevoir. Et après l'apparition de la vie, l'apparition, donc, de la conscience. Et après? Vers quoi, vers où? On est en chemin. Reste des patiences quasiment infinies, où la petite vie des individus semble pour elle-même dépourvue de sens. Teilhard dit que non. Teilhard dit que nous devons avoir cette patience. Mais Teilhard est un saint. Il dit que nous sommes cette patience.

Quand il t'a abandonnée, d'abord tu t'es pendue. Avec une ceinture à lui, prise dans l'armoire blanche à miroir, coulissante, et tu ne pouvais pas te regarder dans le miroir. Tu t'es pendue mal, mais un instant tout de même tu ne touchais plus le sol, et la gorge serrée tu commençais à tourner, tel le pendule, dans l'axe du cosmos et des étoiles. Le crochet a cédé, tu es tombée et tu t'es cassé la jambe. Puis ta mère est venue jusqu'à Zurich te chercher, elle t'a ramenée à Válor, et tu as demandé qu'on te rase tes longs cheveux. Jamais la pensée qu'il t'avait méchamment abandonnée, qu'il avait lâchement agi, qu'il avait mal fait, n'a pu pénétrer ton esprit.

Jamais tu ne lui en as voulu, jamais cela ne t'a traversé l'esprit. Et tu pleurais parce qu'il n'était pas là, mais tu ne lui en voulais pas, parce que aussi bien tu savais qu'il était là. Qu'il n'y a pas d'absence et pas de séparation. Six mois plus tard à Barcelone, tu le cherchais. Dans la chambre de l'hôtel, il t'apparaît en rêve et couvre ton corps de baisers et de consolation. Et le lendemain — le lendemain ! — tu es avec un autre dans les gradins du stade de football, puis dans un restaurant, puis dans un taxi. Tu t'encours, mais c'est trop tard. Tu suis cet autre, tu pars, tu vis, tu te maries, et tu fais deux enfants. À présent les fluides de la jeunesse t'ont quittée, tu as perdu l'amour, le désespoir est seul à te tenir encore, le désespoir est le seul point d'appui de ton monde, la lecture de Teilhard t'a jetée dans un puits d'où tu lèves la tête et scrutes un trou de nuit infinie peuplée d'étoiles luminescentes, lointaines et mortes.

Il sera très facile pour tes biographes de te décrire comme une personne répétitivement suicidaire et obsédée par la mort. Ils auront tort, tu le sais bien. Ils parleront de haine, et ils auront tort, tu le sais bien aussi. Il n'y a rien de plus haineux qu'un biographe, comme il n'y a pas plus menteur que le mémorialiste. Tu n'as jamais eu que l'amour en vue, du moins depuis le jour où tu l'as rencontré. Perdu l'homme, si peu de temps après, l'amour est resté, il a pris des proportions immenses et des formes parfois monstrueuses. Tu as vécu dans cette immensité, et tu as vécu avec ces monstres. Et ils t'ont beaucoup dévoré. C'est aussi que tu voulais arriver au bout de quelque chose, et qu'il n'est donné à personne d'arriver au bout de quelque chose.

La mer a de puissants rouleaux qu'elle pousse sur le rivage, et qui n'achèvent rien.

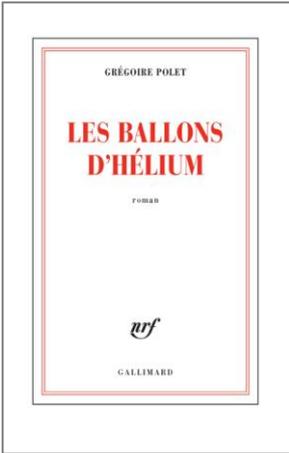
Va voir ton mari, laisse-lui tes enfants, et pars. Mais tu n'oses pas.

Après ton mariage si subit avec Axel, le Norvégien, après que vous avez déménagé de Bruxelles à Waterloo, tu as pris sa grosse voiture et des cachets somnifères, et tu t'es jetée hors de la route, croyant en finir avec tes jours alors que tes jours devaient durer plus longtemps, beaucoup plus longtemps. Tu croyais que ce devait être ta mort et le drame le plus tendu de ta vie, alors que cela ne devait être ni ta mort, ni, hélas, le drame le plus tendu de ton existence. Pire était à venir. Mais vous êtes totalement fous, depuis que vous vivez dans des pays en paix, libres de faire ce que vous voulez, conscients de votre ennui vous poussez l'ennui jusqu'au délire, et vous seriez capables, de tant d'ennui, d'en vouloir finir avec la paix et de détruire tout. Et c'est ce que tu médites, inconsciente, malgré les rêves qui te visitent la nuit et malgré ceux qui te visitent parfois de jour, rêves précieux comme les perles et qui sont aux pourceaux jetés. Vous croyez le visible épuisé, alors que vous n'y voyez encore à peu près rien. Vous vous croyez conscients, et vous ne l'êtes encore qu'en l'intellect. Aucun autre de vos sens ne l'est seulement devenu, et tu ne comprends que vaguement rien de cette odeur qui te parvient, là, assise à la table de café dans la bourgade provinciale où tu t'es retranchée, médiocrement loin de ton mari, avec tes enfants. C'est une odeur de pain frais, qui te vient cerner, qui vient embrasser un corps que tu ne te connais pas, et ce sont tous ces corps que tu ne connais pas que tu as prétendu, et que tu prétends encore, détruire.

Composition Graphic Hainaut
Achévé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 9 janvier 2012
Dépôt légal : janvier 2012
Numéro d'imprimeur :

ISBN 978-2-07-013605-6/Imprimé en France.

237407



Les ballons d'hélium

Grégoire Polet

Cette édition électronique du livre
Les ballons d'hélium de Grégoire Polet
a été réalisée le 12 janvier 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070136834 - Numéro d'édition : 239458).

Code Sodis : N51796 - ISBN : 9782072464980

Numéro d'édition : 239460.